

# Anorexie, boulimie...

## Une prise en charge encore insuffisante

■ Les troubles des conduites alimentaires sont encore trop peu connus et pas diagnostiqués assez tôt ■ En Poitou-Charentes, les structures sont encore rares ■ Une conférence en parle ce soir à Angoulême.



Le professeur Nicole Penard, chef du service de pédopsychiatrie de l'hôpital Camille-Claudel à La Couronne, propose notamment aux jeunes filles des séances de relaxation pour les aider à se réapproprier leur corps.

Photo Majid Bouzzit

Amandine COGNARD  
a.cognard@charentelibre.fr

«**U**n enfer!» Nathalie, 50 ans, n'a pas d'autres mots pour décrire ce qu'a traversé sa famille depuis que sa fille Eva est tombée dans l'anorexie, à 18 ans. Elle sera présente ce soir à l'IUT d'Angoulême pour témoigner dans le cadre de la conférence organisée par le réseau des troubles des conduites alimentaires (1). «C'est l'école d'infirmières de Niort, où elle étudiait, qui nous a alertés, se souvient Nathalie. Eva était passée de 57 à 38 kilos pour 1,70 mètre en quelques mois, et nous n'avions rien vu.» Le médecin de famille? Il ne voyait là «qu'une crise d'adolescence». «Alors j'ai frappé à plusieurs portes. Des structures existaient pour les adolescents, mais rien pour les adultes.» Tombée à 31 kilos, Eva a dû

être hospitalisée en urgence dans le service de gastro-entérologie de l'hôpital où elle a été nourrie par sonde. «Elle n'était qu'avec des personnes âgées, des cancéreux. Elle n'a reçu aucun suivi psychologique et dès qu'elle a pesé 42 kilos, ils ont enlevé la sonde et l'ont renvoyée à la maison», raconte sa maman. Tout a alors recommencé. «Les crises. L'angoisse. Toute la famille explosait.»

Ce n'est qu'au bout d'un parcours du combattant qu'un spécialiste de Bordeaux a accepté de recevoir Eva, la faisant hospitaliser d'urgence dans un service spécialisé. «On a dû la porter pour la faire monter dans sa chambre, se souvient la mère la voix encore chancelante. Elle n'avait plus la force de monter une marche. Ne réussissait presque plus à tenir sa tête toute seule. Elle était sur le point de mourir», souffle-t-elle.

Après un an d'hospitalisation, puis un an en foyer thérapeutique,

la jeune femme a retrouvé un équilibre à Bordeaux. Et même repris ses études d'infirmière. «Dans les grandes villes, les structures existent, mais en Poitou-Charentes c'est le désert», assurent Nathalie et beaucoup d'autres parents membres de l'association Partage et écoute qui organise des groupes de paroles à La Rochelle et Parthenay (Deux-Sèvres).

### Une prise en charge encore insuffisante

C'est pour parer ces difficultés de prise en charge que le professeur Ludovic Gicquel, chef du pôle universitaire de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent du centre hospitalier Henri-Laborit de Poitiers, a créé il y a un an le réseau des conduites alimentaires (TCA) de Poitou-Charentes, le sixième en France. C'est lui qui animera ce soir la conférence interactive où chaque personne du public

aura une télécommande pour faire des sondages en direct et lancer les échanges. «Les troubles des conduites alimentaires ne sont pas suffisamment connus, que ce soit l'anorexie, la boulimie ou l'hyperphagie, le fait de manger pathologiquement avec excès sans se faire vomir, affirme le professeur. Ils touchent pourtant de nombreuses personnes, principalement les adolescentes, et peuvent être très graves, voire mortels. Un jeune souffrant d'anorexie mentale a un taux de mortalité douze fois plus élevé que les autres.»

Ce réseau TCA a pour ambition de mieux former les professionnels picto-charentais à ces questions, notamment les généralistes, «pour que ces malades soient diagnostiqués et pris en charge plus tôt». En Charente, aucune structure dédiée n'existe. Pour les adultes, peu d'autres options que l'hôpital de Girac. De 12 à 20 ans, les jeunes peuvent être pris en charge par le

centre Mikado qui dépend de l'hôpital Camille-Claudel à La Couronne. «Nous accueillons entre cinq et six patientes souffrant d'anorexie mentale par an, décrit le professeur Nicole Penard, chef du service de pédopsychiatrie. Mais un cinquième de nos patients souffre d'un de ces troubles, souvent en parallèle d'autres pathologies. Il faut en général trois ans avant d'espérer une rémission, note la spécialiste. Renouer le dialogue avec eux, leur faire accepter notre aide prend déjà beaucoup de temps. Il faut ensuite rétablir l'image qu'ils ont d'eux-mêmes.» Groupes de paroles, ateliers, balnéothérapie, relaxation... «Ils ont besoin d'une approche pluridisciplinaire et de beaucoup d'attention.»

(1) Ce soir à 20h, conférence «Anorexie, boulimie et hyperphagie boulimique à tous les âges», animée par le professeur Gicquel en partenariat avec l'association Partage et écoute, à l'amphi Baudel de l'IUT, 4, avenue de Varsovie à Angoulême. Entrée libre.

Marie-Élise Lorin

## «C'était devenu une obsession

«**J'**avais 12 ans quand j'ai commencé à arrêter de manger. Et puis ça a été la spirale.» Pendant longtemps, Marie-Élise Lorin (Photo CL), élue UMP au conseil régional Poitou-Charentes, n'a pas pu parler de ses troubles alimentaires. Aujourd'hui, à 43 ans, mariée et mère de cinq enfants, elle a retrouvé un équilibre, mais garde des souvenirs douloureux de cette période. À 12 ans, elle était déjà en seconde, elle avait trois ans d'avance. «Mes parents attendaient beaucoup de moi, me mettaient la pression, mon corps commençait à changer. Et il y avait quelques problèmes à la maison», analyse-t-elle avec du recul, trente ans et une psychothérapie plus tard. C'est à ce moment-là qu'elle s'est mise à sauter presque tous les repas. «Je faisais croire à mes parents que j'avais mangé avec la bonne, et à la bonne que je mangerais avec mes parents.» Un petit manège qui a duré des années sans que personne ne s'en rende

compte. «Je ne supportais plus l'idée même de manger. À 13 ans, j'ai même fait une tentative de suicide parce que je n'avais pas réussi à me faire vomir après un repas de famille», décrit-elle. Rien ne s'est arrangé en partant en pension, en terminale, puis dans la meilleure classe préparatoire maths sup de France. «Au départ, je ne mangeais rien de la semaine, à part une ou deux pommes. Puis l'anorexie s'est transformée en boulimie vomitive. Je pouvais me faire vomir entre une et trois fois par jour.» Ses dents le lui rappellent encore aujourd'hui. «Elles se déchaussent parce que je me brossais les dents beaucoup trop souvent et trop fort à cette période.» Obsédée par la nourriture, la jeune adolescente se bourrait également de coupe-faim qu'elle volait dans la cave à médicaments de sa mère médecin. «Ça me desséchait les lèvres, ça m'empêchait de dormir, de réfléchir...» La jeune prodige échoue alors à sa première prépa,



abandonne la seconde, puis médecine. «Je passais plus de temps à vider le frigo, calculer les calories, organiser mes vomissements qu'à étudier. C'est une amie, venue vivre avec moi, et ma rencontre avec mon futur époux qui m'ont sauvée. J'ai rechuté plusieurs fois avant de vraiment m'en sortir. Mais j'ai réussi après dix années de calvaire dont personne n'a rien su. J'avais honte, je n'en parlais pas. Même en confession», décrit cette catholique pratiquante.

## Chiffres

**600 000** jeunes souffrent de trouble des conduites alimentaires (TCA) aujourd'hui en France.  
**60 à 70%** des personnes anorexiques sont des femmes de moins de 25 ans.  
**28%** des adolescentes sont concernées par des crises de boulimie.  
**19%** d'entre elles déclarent avoir des stratégies de contrôle de poids.  
Les TCA sont la **2<sup>e</sup> cause de mortalité** prématurée chez les 15-24 ans.  
**50%** des personnes souffrant de TCA ne bénéficient pas d'une prise en charge médicale.